

psychismes

collection fondée par Didier Anzieu

Bernard Brusset

Au-delà de la névrose

Vers une troisième topique

DUNOD

Illustration de couverture :
Peinture de Francis Brusset (1939-1998)
Collection particulière

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, Paris, 2013
ISBN 978-2-10-059868-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

TABLE DES MATIÈRES

<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	III
<i>INTRODUCTION</i>	1
1. Une expérience clinique de référence	3
La compulsion interprétative	4
L'incorporation mélancolique et le délire de culpabilité	5
Le retour du dénié-clivé	8
Le clivage traumatique	9
La relation thérapeutique	10
L'évolution	12
Le travail psychanalytique	18
Conclusion	19
2. Refoulement, déni et clivage	25
Freud, de la névrose à la psychose	25
L'appareil psychique et l'objet externe	27
Refoulement et clivage	30
Le clivage comme « processus de défense »	36
Le clivage et la différenciation	41
Le point de vue génétique	43
Quatre types de clivage	46
<i>La « schize », 46 • Le clivage dans la perversion, 48 • Le clivage post-traumatique (ou narcissique), 50 • Le clivage du moi comme mécanisme archaïque, 52</i>	

3. Les théories de la projection	55
Un itinéraire dans l'œuvre de Freud	55
« De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité » (Freud, 1922)	59
Des problématiques cliniques différentes	60
Homosexualité et imago maternelle	65
Introjection et projection	66
4. Hypochondrie	75
Thématique ou organisation spécifique ?	75
À l'hôpital	77
Certaines anorexies	79
La genèse de l'appareil à influencer selon Tausk	80
Qu'en est-il dans l'hypochondrie ?	83
L'organe hypocondriaque et le « mauvais objet »	84
L'inconscient et la perception	85
Le « langage d'organe »	86
La genèse	88
La clinique du vide	91
Le traitement psychanalytique	92
Conclusion	96
5. Les somatisations	101
Des idées révolues	101
Le modèle de l'étayage	103
Drogues et addictions	104
Le corporel et le somatique	106
« La vie opératoire »	107
6. Indifférenciation originare et genèse du psychisme	111
Une délimitation incertaine	111
La clinique des limites du moi	112
Le Moi-plaisir-purifié (Freud, 1915 et 1925)	116
La projection primordiale	118
La double limite	120

7. La mère, la sexualité et l'œdipe précoce	125
Les figures de la mère	125
Le maternel	126
« La censure de l'amante » et l'œdipe précoce	127
Le maternel, la sublimation et le travail du négatif	128
La fonction maternelle	131
8. L'interpsychique dans la cure	133
L'induction de pensée et l'interpsychique	133
L'intersubjectivité et le tiers	136
La « relation de transfert »	138
Les espaces psychiques et les liens	149
9. La notion controversée de troisième topique	153
Vers une troisième topique ?	153
Les fonctionnements psychiques en extériorité	158
Conclusion	162
10. Le travail psychanalytique au-delà de la névrose	163
Les fonctions de l'analyste	163
La participation de l'analyste au processus de la cure	166
Psychanalyse ou psychothérapie ?	168
<i>CONCLUSION</i>	171
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	175
<i>INDEX</i>	183

INTRODUCTION

MON TRAVAIL ANTÉRIEUR sur la psychanalyse du lien, ancré dans une évaluation historico-critique de la notion de relation d'objet, défendait la thèse de la complémentarité de la théorie des pulsions et de celle des relations d'objet. Cette dernière théorie en vogue dans le monde anglo-saxon a l'inconvénient d'induire une dérive psychologique objectiviste et une méconnaissance des médiations par la représentation, par le symbole, par le tiers, entre le sujet et l'objet. Ce parcours m'avait conduit à prendre la mesure de la nouvelle épistémologie qu'impliquent les notions de champ, d'espace, de limite, d'interface et aussi d'interrelation, et à mettre en discussion l'idée d'une troisième topique lors du Congrès de Lisbonne, en 2006.

Je tente de poursuivre ici, sept ans de réflexion plus tard, la tentative de clarification des concepts fondateurs de la métapsychologie des fonctionnements psychiques non-névrotiques tels qu'ils sont repérables dans les cas où le travail psychanalytique est possible. La réflexion critique cherche à éviter les spéculations métapsychologiques hasardeuses ou clivées, c'est-à-dire déconnectées de la clinique.

Les défenses primaires qui sont à l'origine des distorsions basales de l'organisation psychique dans ses rapports avec la réalité sont ici considérées dans leur genèse, leurs fonctions et leurs destins dans le normal et dans le pathologique. Le clivage, dont plusieurs formes sont distinguées, rend possible ou impossible le travail de la limite comme interface, d'une part dans l'intrapsychique où il se confond ou se substitue au refoulement, d'autre part dans la différence du dedans et du dehors, de la réalité psychique et de la réalité extérieure - dont l'objet comme autre que soi. Les modes d'expression différents de la destructivité dans l'hypocondrie et en psychosomatique rendent la comparaison éclairante.

Les phénomènes de la relation de transfert dans la cure comportent la mise en œuvre de l'intersubjectivité entre le patient et l'analyste d'une manière qui rend possibles ou non la symbolisation et les transformations psychiques. La théorisation de ces données requiert-elle une troisième topique, celle des liens, des espaces, des champs et des limites, ou seulement une métapsychologie complétée, enrichie et pluridimensionnelle ? C'est ce qu'il nous faudra discuter

Souvent, les écrits des psychanalystes reprennent, sous des formes parfois différentes, les mêmes cas cliniques. Ils continuent pour eux de faire référence et de stimuler leur réflexion. Tel est pour moi le cas de Christine. Il ressemble à d'autres, mais il est exemplaire des questions théoriques que pose la psychanalyse des fonctionnements psychiques limites. Sans doute, le fait que Christine ait parlé de son expérience subjective avec facilité et authenticité dans une large gamme thématique et transférentielle a limité la dimension psychothérapique souvent requise dans d'autres cas. Il a été possible de garder le cap psychanalytique et de retrouver les sources infantiles du pathologique le plus grave. L'exposé du cas clinique est associé à un premier commentaire théorique. Plusieurs de ses composantes majeures sont ensuite reprises en partant de l'œuvre de Freud pour en venir aux développements de la psychanalyse contemporaine.

Il m'a semblé préférable de proposer d'emblée au lecteur une immersion dans la clinique commentée d'un cas plutôt que d'en disséminer l'exposé dans des vignettes cliniques *ad hoc* au fur et à mesure de l'exposé théorique et d'éviter ainsi l'artifice d'une trop belle mais trompeuse articulation de la clinique et de la théorie. Mais le livre peut être lu sans commencer par cet exposé clinico-théorique introductif.

Chapitre 1

UNE EXPÉRIENCE CLINIQUE DE RÉFÉRENCE

CHRISTINE, 35 ans, mariée sans enfant, d'origine italienne par son père, avait été hospitalisée en psychiatrie pour bouffée délirante polymorphe (ou schizophrénie aiguë de type paranoïde) c'est-à-dire : clivages comme dislocation de la vie psychique, fragmentation et vécus persécutoires. Au sortir de l'épisode aigu, la sémiologie du psychiatre hésitait entre état maniaque et prémonitions obsessionnelles, et le diagnostic (DSM IV) était « personnalité schizotypique »... En termes psychanalytiques prédominaient défenses maniaques et pensée magique. Il me l'adressa alors qu'elle était sous chimiothérapie et qu'il continuerait à la traiter en tant que psychiatre, (diminuant progressivement les psychotropes). Elle accepta facilement les deux séances hebdomadaires en face à face. Le contexte de l'épisode délirant apparut petit à petit comme lié à l'effet traumatique de la rupture trois ans auparavant d'une liaison avec un certain Christian, liaison passionnelle qui durait depuis deux ans et qui avait transformé sa vie et même sa perception du monde. Or, cette passion survint dans un contexte très particulier. À la suite d'une rupture antérieure, revenue vivre chez ses parents elle fut confrontée à la maladie et rapidement à la mort de son père. La conjoncture voulut que ce fut elle qui, sollicitée une nuit par l'équipe soignante, prit la

décision d'arrêter la perfusion et de le laisser mourir. La passion pour Christian vint occulter toute réaction de deuil et étouffer par le déni et le clivage la perte d'objet et l'intense culpabilité inconsciente. Ce clivage massif n'est pas sans rapport avec la tournure passionnelle de la relation amoureuse idéalisée avec Christian. Elle était profondément perturbante par la perception nouvelle et étrange de la réalité extérieure quand elle était avec lui. L'intensité pulsionnelle était facteur de désorientation et elle avait l'impression d'être initiée et guidée vers un destin inconnu. Les situations concrètes de leurs rencontres étaient marquées par les signes d'un code énigmatique qu'elle ne connaissait pas. Elle était fascinée par les assonances et les proximités des mots qui, pensait-elle, ne pouvaient pas être fortuites. Des messages lui étaient destinés. Après la rupture brutale avec Christian (qui épousa une autre femme enceinte de lui), elle évita la dépression par les défenses maniaques, la fuite en avant dans un mariage précipité (le choix du conjoint sur les prédictions d'une voyante). Les déceptions, l'évolution sadomasochiste de la relation, l'épuisement du ludisme maniaque déterminèrent, un an plus tard, la décompensation dramatique.

LA COMPULSION INTERPRÉTATIVE

Dans un premier temps, elle me tenait un discours prolix toujours finalisé par la démonstration excitée de la réalité de ses perceptions délirantes, par le désir de me prouver que tel ou tel événement n'était pas le fruit du hasard mais lui était destiné comme un signe à déchiffrer. Ces signes lui donnaient un sentiment de puissance, mais aussi d'étrangeté et de persécution possible. Le psychiatre et moi-même faisons peut-être partie d'un groupe homosexuel et voulions la sodomiser... mais l'idée paranoïaque de conspiration n'était pas au premier plan. Le déni du hasard et l'excitation d'être personnellement sollicitée par les signes ré-enchantaient la réalité à l'inverse de sa cruelle indifférence à son égard, indifférence augmentée des pertes d'objet. Par ce délire, elle vivait l'expérience privilégiée d'un autre monde, celui des initiés, ce qui l'amena à consulter divers magiciens et plus tard à poser sa candidature dans une Loge maçonnique. Une néo-réalité sociale extérieure clivée fut ainsi construite. Paradoxalement, le délire soutint l'investissement du monde extérieur là où on aurait pu s'attendre à un repli sur son monde interne. Celui-ci est vidé, expurgé, occulté par le surinvestissement des signes qui la sollicitent dans la réalité sociale. De plus, des clivages multiples de la pensée déterminaient paradoxes logiques, généralisations, pensée en tout ou rien, inversion de la cause et de l'effet. Par exemple,

elle croyait les événements de la réalité extérieure causés par une force magique en elle, par ses pensées, ses lectures. Ainsi, les effets sur sa pensée des événements étaient-ils interprétés comme leur cause. Ces croyances, ces expériences, ces interprétations rapportées avec un vif intérêt, n'empêchaient pas une adéquation approximative aux exigences sociales et professionnelles permettant par exemple la reprise intermittente de son travail. En dépit de la volubilité de ses démonstrations, je percevais un certain ennui, indice du clivage ainsi entretenu qui occultait la réalité psychique. Ce clivage n'est pas sans évoquer le déni omnipotent sous-jacent aux défenses maniaques selon M. Klein, donc par rapport à la mélancolie.

L'INCORPORATION MÉLANCOLIQUE ET LE DÉLIRE DE CULPABILITÉ

Une nouvelle croyance se fit jour : à cause d'elle et malgré elle, des personnes de son entourage tombent malades ou meurent, des drames et des événements malheureux se produisent dans le monde. Par cette croyance, elle donne à tout événement qui sollicite son attention par quelque coïncidence une signification autoréférentielle contraignante, indubitable. Ils sont interprétés comme produits par une force maléfique qui est en elle. Même une lecture qu'elle fait peut déterminer des catastrophes. Ainsi, elle lit une légende de la mythologie grecque sur l'origine du sphinx dans un combat entre un lion et un aigle. Or, le lendemain un train ne peut s'arrêter et entre violemment dans la gare de Lyon ; un avion s'écrase en Chine. Elle met en équivalence symbolique le lion et la gare de Lyon par leur identité phonétique, l'aigle et l'avion chinois par leurs similitudes et elle donne à l'analogie une efficacité réelle démesurée. Mais il s'agit dans les deux cas d'une catastrophe publique, spectaculaire, imprévisible, violemment destructrice sur la scène des actualités dans la réalité. Elle établit un lien causal entre sa lecture privée et la scène du monde d'une manière qui témoigne de la mégalomanie typique de la régression narcissique de la mélancolie et de la manie. En rupture avec l'activité de penser liée à la lecture, à la connaissance, à l'intérêt pour les mythes et les légendes, l'évacuation et la dispersion de la pensée reposent sur le déni de la réalité psychique, le triomphe de la pensée magique et l'échec de la pensée réflexive : des pensées sans appareil à les penser par la rupture du contenant. La compulsion à symboliser se fait sur un mode élémentaire, primaire en utilisant pourtant les ressources du secondaire. Le déplacement simple d'une équation symbolique est aussi la réalisation hallucinatoire de l'agression, par

pénétration destructrice du train dans la gare et de la chute mortelle de l'avion-aigle : la culpabilité est à la mesure de son identification inconsciente au sujet responsable de ces catastrophes.

Or, comme le montrent ses associations, ces deux événements dramatiques donnent figuration aux fantasmes inconscients induits par sa lecture. Ils n'ont pas lieu dans l'ordre des représentations, mais seulement dans l'espace de la projection, mais ils peuvent être construits à partir des évocations de son histoire infantile traumatique. Ils s'avèrent renvoyer directement à la scène primitive destructrice immobilisée dans la figure bisexuelle composite du sphinx (ou de la sphinge) qui, plus qu'un monstre femelle dévorant (d'origine parthénogénétique selon Euripide), n'est pas ici sans évoquer le fantasme des « parents combinés » décrit par M. Klein. La légende de l'origine de la figure culturelle du sphinx perd son pouvoir de conjuration de l'angoisse de démembrement, de démantèlement : la légende compromet l'efficacité défensive de la figuration mythique pour en activer les fantasmes constitutifs originaires qui ne peuvent qu'être expulsés très loin et volatilisés par un mode d'interprétation de la réalité à l'échelle du monde.

La projection psychotique décentre le sujet de la souffrance mélancolique dans une forme maniaque de fuite des idées. Il appartient à l'analyste non seulement de suppléer à l'activité d'un préconscient inefficace dans lequel puissent s'articuler représentations de choses et représentations de mots dans la référence aux objets, mais aussi, par les liens avec l'histoire infantile, de solliciter l'activation voire la constitution des représentations de choses et des représentations de représentations au niveau primaire de la symbolisation, en l'occurrence les imagos parentales en action dans les fantasmes originaires. Le travail analytique des liens de sens établit des cohérences face aux effets de l'hétérogénéité constitutionnelle du moi laissée ouverte à la démesure de ses contradictions. En effet, l'idée freudienne de la régression mélancolique qui installe l'objet réduit à son ombre bidimensionnelle dans le moi a trouvé avec *Le moi et le Ça* sa pleine mesure dans la théorie du moi comme héritier de plusieurs identifications. Elles laissent entre elles les lignes de sa fracture et de son morcellement possibles, du moins quand il s'agit d'incorporations aliénantes à défaut d'identifications structurantes. L'identification mélancolique à l'objet a dès lors fondé un aspect de la théorie de la psychose, comme l'accomplissement hallucinatoire du désir dans le rêve avait fondé l'interprétation de la névrose.

Le fonctionnement projectif fondé sur le déni et le clivage met à distance la réalité psychique interne, mais elle revient par le sens univoque qui s'impose à elle des événements de la réalité extérieure,

sens qui la confronte aux effets négatifs qu'elle produit à son insu. Par le fonctionnement projectif, la douleur morale mélancolique est évitée, mais l'auto-accusation fait retour dans les faits dont elle se sent responsable : il ne s'agit pas de sentiment de culpabilité, mais de ce qui lui apparaît comme constatation objective et déduction logique dont elle doit tenir compte sous peine d'angoisse : l'angoisse d'être dangereuse pour les autres et pour le monde. La mégalomanie de la « névrose narcissique » apparaît dans la démesure de l'incrimination. Il ne s'agit pas d'angoisse-signal déterminant inconsciemment les comportements d'évitement, mais d'événement-signal dont elle doit tenir compte sous peine de détresse et de culpabilité mélancolique.

Un certain retrait social est secondaire au thème délirant de nuire aux autres magiquement. Elle aménage un espace privé avec des livres choisis pour « filtrer la réalité », avoir un « temple interne » qui la mette à l'abri des autres vis-à-vis desquels elle se sent une éponge et devenir trop dépendante. Elle poursuit cependant son activité professionnelle sur un mode réduit, et sa vie conjugale non sans crises et non sans masochisme. Le clivage de la personnalité empêchait l'envahissement de l'espace psychique et permettait une adaptation fragile et approximative à la réalité en dehors de la folie vis-à-vis de laquelle elle gardait une distance critique intermittente à la mesure de l'intensité de l'angoisse et de la souffrance.

L'attention interprétante portée aux événements et aux coïncidences des faits contraste dans cette période avec l'absence apparente de vécu persécutoire dans les relations aux autres, l'absence de sensibilité, d'interprétation intersubjective, de mécanismes d'identification projective utilisant les autres (Plus tard, elle dira : « Je me perds dans les autres » et le retour sur le mode persécutif : « Ils s'approprient des morceaux de moi »). Mais l'analyse mit à jour le refoulement systématique, ou plutôt le déni, des réactions hostiles qu'elle ressentait vis-à-vis des autres dans des relations marquées par l'ingratitude ou la méchanceté. Elle put faire état des situations relationnelles dans lesquelles elle était exploitée, manipulée, trompée. Non sans provocation masochiste, elle restait passive, incapable de réagir sinon en allant vomir son repas en cachette. La haine n'était pas ressentie, mais les signes dans la réalité attestaient l'accomplissement de la vengeance. Les déplacements aboutissaient à la dispersion dans l'espace et dans le temps des accomplissements destructifs. Il nous fallait retrouver en séances le fil conducteur vers les objets en cause.

En somme, le rapport interne de soi à soi et moi-surmoi est aboli ou occulté par le délire, délire par lequel l'auto-accusation est exogène. La

conflictualité interne est remplacée par l'interprétation des événements malheureux dans la réalité extérieure, la topique externe, élargie en topographie sociale. L'intériorisation est celle d'un potentiel dangereux pour les autres : le conflit moi-surmoi devient contrainte inconsciente d'actions magiques visant les objets au dehors de soi. La limite interne moi-surmoi, soit celle du refoulement, insuffisante par l'incapacité du moi, est transposée en limite soi-monde extérieur et mise au compte d'un pouvoir magique dont elle est innocente. Non pas phobie d'impulsion mais réalisation délirante par interprétation des événements de son entourage ou de la vie sociale. Il y a en elle à son insu un potentiel de nuisance sociale. Par rapport à la clinique de la mélancolie, il n'y a pas de douleur morale, pas d'inhibition, ni de ralentissement dépressif, et pas non plus de clivage entre le sujet en position de surmoi attaquant le moi confondu avec l'objet incorporé (« l'ombre de l'objet tombé sur le moi »). Cette conflictualité interne typique de la régression narcissique mélancolique est ici abolie par la croyance délirante en un pouvoir de nuire aux autres tout en ayant le pouvoir de les protéger par son retrait solitaire. Comme quoi, dans la régression narcissique, la toute-puissance de la pensée peut être bénéfique et maléfique. Il ne s'agit pas d'une crainte de soi comme dans la phobie d'impulsion mais d'une sorte de suspicion paranoïaque vis-à-vis d'elle-même. Elle doit donc protéger les autres d'elle, effet du retournement passif-actif comme ultime défense. L'absence de différenciation moi-surmoi écrase la topique interne et en stérilise les processus dans les rapports aux objets perdus comme perte de soi. Elle entrave toute introjection et tout travail de deuil. La destructivité ne peut être représentée. Le meurtre du père (mourant) ayant été la réalisation traumatique du fantasme, celui-ci est perçu comme une action effective. Le défaut de différenciation soi-objet empêche l'extériorité de l'objet, son altérité qui le rendrait utilisable, trouvé/créé et trouvé/détruit, capable de survivre aux attaques fantasmatiques. L'objet naît par la haine, par la destructivité, à condition que le partage s'effectue entre l'ordre des représentations et celle des actions effectives, soit la différence entre réalité psychique interne et réalité extérieure.

LE RETOUR DU DÉNIÉ-CLIVÉ

Au cours de cette psychothérapie (rapportée en détail en 2006), deux épisodes furent de grande intensité : d'une part l'effondrement, la détresse, d'autre part une hallucination. L'actualisation transférentielle des vécus d'abandon lors de vacances même brèves de l'analyste détermina un état de détresse, d'annihilation. Il témoignait de l'échec

de la solution délirante. Le vide de représentations et d'émotions était sans autre recours que des sensations olfactives et cutanées dans l'effondrement sous la douche en position fœtale... sensations hautement illustratives de la carence maternelle : l'eau de toilette (l'eau dite de Cologne) et le ruissellement sur la peau pendant une durée impossible à dire... (Beaucoup plus tard, elle rêva qu'elle m'apportait une éponge, associant sur son désir d'être caressée). Il était nécessaire que l'analyste reste disponible à la compréhension psychologique de ces vécus et se garde de les rattacher trop vite et trop directement au passé lointain, se disculpant des effets actuels de son absence. Survint alors la remémoration de la détresse devant l'indifférence de sa mère, notamment lors de sa noyade à 6 ans, tombée entre deux bateaux et sauvée par un homme...

L'hallucinoïse de l'odeur de formol survint dans le contexte très particulier de la Loge maçonnique (féminine), en l'occurrence un rituel très codifié : le discours moral de la « Vénérable » dans la passivité et la soumission théâtralisées des « Apprenties », immobiles, vêtues de noir, alignées pour écouter. Le vœu de mort vis-à-vis de l'imgo maternelle toute-puissante, et du surmoi archaïque, est exprimé par le symptôme hallucinatoire. L'imgo maternelle est enfin distinguée de soi par cette extériorisation dans une sensation désagréable riche d'associations potentielles : elle est d'abord perçue comme objective, de l'ordre de la réalité, mais Christine est la seule à l'avoir perçue et, secondairement, elle doute (donc, hallucinoïse et non hallucination proprement dite). L'élaboration symbolique dans le jeu des associations d'idées et surtout des remémorations donna une clé fondamentale du travail psychanalytique : le formol, la souris « écartelée », dépiautée, disséquée en classe, et l'analyse des significations sadiques et masochiques en jeu, dont la figure du crucifix comme « le Christ écartelé » (sic).

LE CLIVAGE TRAUMATIQUE

Dormant dans la chambre de ses parents jusqu'à 13 ans, ceux-ci laissant vide la chambre du deuxième enfant qu'ils n'auront jamais, elle est incluse et participante de la scène primitive destructrice, dans l'incapacité de s'en échapper, de rester en dehors des enjeux pulsionnels violents qui la saisissent et la dessaisissent d'elle-même dans la terreur : loin d'être exclue et spectatrice, elle est à ce niveau confondue avec l'un et l'autre des parents. Cette inclusion-exclusion empêche les auto-érotismes structurants de son activité de représenter, de ressentir, de rêver, de symboliser : d'où l'issue de la confusion par ce que l'on peut considérer comme relation d'objet fétichique (le fétiche comme garant narcissique)